

La résurrection, c'est quoi ?

On peut ressentir aujourd'hui comme une ambiance mortifère dans le monde où nous vivons, notre « maison commune ». Entre crise climatique, inflation galopante, perspectives politiques inquiétantes, démocratie fragilisée et bruit de bottes, la réponse à la question de Moïse (Deutéronome 30) est devant nous.

Notre humanité agit comme si « la mort » avait supplanté la vie. Et voici que nous nous apprêtons à fêter Pâques « comme d'habitude », la fête de la résurrection...

Quel sens donner au mot résurrection aujourd'hui ?

Dans le dictionnaire, c'est très simple. La résurrection, c'est le retour de la mort à la vie (Larousse). Mais dans notre esprit rationnel et dans notre foi, ce n'est pas toujours aussi simple. Les Évangiles nous rapportent qu'après la mort de Jésus à la croix, il a été mis au tombeau, le vendredi après-midi, soit tout juste avant le début du Sabbat. Pendant les heures du Sabbat, personne n'avait le droit d'aller embaumer le corps. C'est pourquoi ce n'est que le dimanche matin, au lever du soleil, que les femmes sont allées au tombeau. Le troisième jour donc. Et là, plus de corps. Ce que Jésus avait si souvent annoncé durant sa vie s'est accompli : il est ressuscité, il est revenu de la mort à la vie, la mort n'a pas pu le garder. Voilà ce que dit la Bible.

Que signifie la résurrection pour nous aujourd'hui ?

Parce que c'est bien beau que Jésus soit ressuscité au 1^{er} siècle, mais en quoi cela me regarde-t-il ? Quel impact pour ma foi, ma vie ?

Jésus est revenu de la mort à la vie. Cela signifie donc que Jésus n'est plus mort. Puisqu'il est revenu à la vie ! Et surtout, il est encore vivant aujourd'hui. Et c'est justement ce qui nous concerne ! Jésus est vivant. Dieu est vivant ! Dieu n'est pas mort, il n'est pas inactif, il n'a pas abandonné le monde et notre vie. Il est vivant, même dans nos assemblées de parfois juste quelques croyants. Dieu est vivant !

Au matin de Pâques, la résurrection de Jésus montre que Dieu est plus puissant que la mort. En 1 Cor. 15, 26, Paul nous rappelle que le dernier et le plus grand ennemi des hommes, c'est la mort. Si vous regardez autour de vous, le monde est marqué par la mort : la violence, les guerres, la maladie, la souffrance. Pas facile de se dire dans ce monde-là que Jésus a vaincu la mort. Parce que ça ne se voit pas ! Et pourtant, le matin de Pâques, Dieu a vaincu notre plus grand ennemi, même si, pour l'instant, cet état de fait reste caché.

La résurrection est un signe d'espérance pour nous

Pourtant, le Royaume de Dieu tient sur cette promesse qui doit devenir une volonté dans notre cheminement de vie sur les traces de l'Évangile : un jour il n'y aura plus de deuil, plus de larmes, plus de mort. La résurrection de Jésus veut donc aussi être un signe d'espérance pour nous : la mort ne pourra pas nous garder en ses liens, tout comme elle n'a pas pu garder Jésus. Notre avenir n'est pas un trou noir, mais il se trouve entre les mains de Dieu. Il attend de nous que tout notre être soit tendu dans cet élan de vie. La résurrection se vit déjà aujourd'hui, et pas seulement au jour de notre mort (et heureusement !) : elle se vit tous les jours, dans mes trous noirs, dans mes détresses, dans mes difficultés, le message de Pâques vient me rattraper dans ma souffrance pour me rappeler que Dieu est vivant, et que je peux vivre de Sa vie dès aujourd'hui, qu'il m'offre une vie en abondance dès maintenant, tous les jours, jusqu'à ma mort... et bien au-delà ! Il suffit de l'accepter.

Pasteur Hervé Stücker

Écouter, c'est témoigner

En paroisse ou ailleurs, l'accompagnement d'une personne se vit souvent à travers l'écoute, un mot fourre-tout que chacun façonne à sa manière. Il existe pourtant quelques règles bien utiles à quiconque se demande comment écouter et cherche des réponses.

Il n'avait pas passé le seuil de cette maison. Gérard était sorti faire des courses et sur le chemin du retour, pressant le pas pour être à l'heure, il avait croisé une dame entrevue au culte quelques jours auparavant. Un échange de mots anodins, mais il avait senti la nécessité de continuer un peu la route avec elle, conscient cependant du léger retard qu'il prenait. De fil en aiguille Gérard s'était retrouvé devant une maison, ému des mots qu'il entendait et ne sachant pas trop quoi répondre. Après une demi-heure passée au seuil de cette porte inconnue, il était de retour chez lui, très en retard et le cœur lourd, mais finalement heureux.

La disponibilité d'une rencontre

Écouter n'est pas simple, se dit-on parfois. Combien de personnes soucieuses d'autrui cherchent des conseils pour bien faire et répondre ce qu'il faut. Le réflexe est compréhensible au regard de la responsabilité de vouloir aider son prochain, car écouter est loin d'être neutre et peut tout aussi bien nuire qu'apaiser. Pourtant, même si elle a pu demander quelque chose ou un conseil, la personne rencontrée par Gérard n'attendait pas forcément une réponse claire, précise ou particulière. Elle attendait en revanche une attention, la disponibilité qu'il a su trouver, une occasion à vivre. Entrer en relation, en conversation avec quelqu'un, implique ainsi de ne pas vouloir apporter de solution à la question posée ou à la situation vécue, mais de cheminer ensemble, à l'image d'un Dieu qui se fait compagnon. L'essentiel pour la personne est avant tout de pouvoir confier à un autre ce qui est important pour elle.

Au seuil de la porte et des mots

L'autre est autre. Cette évidence implique qu'il ait son espace préservé, inconnu et secret. Même à l'occasion d'une conversation profonde, l'image du seuil est un symbole fort. C'est souvent à l'issue d'une conversation anodine, à la porte de l'au revoir, que se disent les mots du seuil, ceux qui collent au cœur. L'inconfort de ce lieu de passage permet que tombent les barrières du quant-à-soi. Des mots et des ressentis se transfèrent alors d'un cœur à l'autre, sans que l'on sache très bien comment. Dans l'histoire des noces de Cana par exemple, les disciples écoutent Jésus sans savoir ce qui adviendra et l'eau se change en vin, ce qui peut se traduire par « la parole se change en vie ».

Le transfert d'un poids léger

Le ressenti particulier de Gérard de retour chez lui est un alliage de lourdeur et de bonheur, bien connu de quiconque a pu se rendre disponible à autrui. Étrangement, le poids de ce qui a été reçu, composé des mots et des sentiments de l'interlocuteur, est tout à fait perceptible dans le cœur de Gérard. Mais ce poids ne l'alourdit pas totalement et s'évaporerait sous l'effet du bonheur de cette rencontre. Ce qui est ici en jeu, c'est la juste distance, celle qui permet de se sentir tout proche en fraternité tout en restant ancré dans sa propre vie. Il ne s'agit pas de se mettre à la place de l'autre mais de lui permettre, par les mots et la prière que l'on peut vivre en parallèle de la conversation, de confier une part de la charge qui l'habite. « Venez à moi et je vous soulagerai », disait Jésus. Ce témoignage de l'écoute est une autre manière d'assumer son statut image de Dieu devant le monde. Plus qu'une technique, l'écoute est avant tout une attitude intérieure, une mise en disponibilité. Sans forcément répondre aux demandes, elle propose un espace qui permet l'expression et témoigne de ce Dieu qui a choisi l'être humain pour être son visage au cœur du monde.

David Steinwell

La Saint-Barthélemy : le retour aux sources

L'historien s'appuie sur des sources écrites pour mener son enquête. Concernant la Saint-Barthélemy la tradition orale n'existe plus et l'archéologie n'est d'aucun secours. Il faudrait fouiller sous la tour Eiffel ou l'archevêché de Toulouse pour trouver quelques traces du massacre. Nombreuses et contradictoires, ces sources écrites doivent être sélectionnées, hiérarchisées et interprétées.

Les sources narratives : raconter la Saint-Barthélemy

Les témoins comme les historiens ont raconté la Saint-Barthélemy selon ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils ont recueilli comme informations. Ceux qui peuvent témoigner du massacre sont soit des survivants, soit leurs bourreaux ou des « neutres ». Sully, présent à Paris le jour de la Saint-Barthélemy, raconte comment il a échappé au massacre en se déplaçant avec un livre de prière catholique. Le massacreur Thomas Croizier se vante selon Pierre de l'Estoile d'avoir tué de sa main plus de 80 huguenots tandis qu'un marchand de Strasbourg raconte ce qu'il a vu à Paris un 26 août 1572, à savoir le massacre en pleine rue d'une femme enceinte. Si certains, des chroniqueurs, s'expriment au moment des événements, d'autres témoignages sont rédigés bien plus tard comme ceux de Marguerite de Valois, d'Agrippa d'Aubigné ou de Sully. Ces écrits sont donc à lire comme un regard rétrospectif sur le massacre.

À ces témoins s'ajoutent les historiens qui recueillent les témoignages, les interprètent, les mettent en perspective.

Le curé Haton nous transmet les témoignages qu'il compile sans plus d'esprit critique.

Inversement Estienne Pasquier expose sa méthode, citant ses sources, puisant plus chez les chroniqueurs que les polémistes. Certains historiens paraissent ainsi plus fiables que d'autres. Au final les écrits sur la Saint-Barthélemy sont nombreux, on peut ainsi les croiser avec esprit critique, on risque aussi d'être confronté à leurs contradictions. Ils permettent néanmoins de raconter le massacre sans pour autant en connaître vraiment les commanditaires.

Les sources polémiques : les légendes ont la vie dure

Jeanne d'Albret, mère d'Henri de Navarre, arrive à Paris en avril 1572 pour le mariage qu'elle a préparé avec Catherine de Médicis. Mais le 9 juin 1572, elle meurt, laissant Catherine maîtresse du jeu. En 1574, un pamphlet accuse la reine mère d'avoir empoisonné la reine de Navarre.

Quarante ans plus tard, dans son histoire universelle, Agrippa d'Aubigné se fait plus précis. C'est le parfumeur de Catherine, René Bianchi, qui lui fournit un gant empoisonné. Le scénario est repris par Alexandre Dumas dans *La reine Margot* et par les peintres romantiques. Aujourd'hui, aucun historien ne reprend cette thèse sans preuve, sans témoin, tardive et construite tardivement. Jeanne d'Albret meurt de la tuberculose.

L'« empoisonnement » est une de ces pièces douteuses versées dans le dossier de la légende noire de Catherine de Médicis. Les petites armoires de son studiolo de Blois n'étaient donc pas remplies de poison. Les polémistes du XVI^e voulant affaiblir le pouvoir royal et les romantiques du XIX^e à la recherche d'histoires croustillantes ont véhiculé cette légende jusqu'à aujourd'hui. Les autres membres de la famille royale furent également victimes de ces calomnies, Charles IX le roi arquebusier et Henri III le roi au bilboquet. Il faut se méfier de ces textes polémiques, les croiser avec d'autres sources et les contextualiser. Les *fake news* ne datent pas de Trump.

La question de l'interprétation : le cas des archives de Simancas

Le château de Simancas, non loin de Valladolid, abrite les archives espagnoles. Le royaume ibérique est au XVI^e siècle au sommet de sa puissance et multiplie les ingérences dans les affaires intérieures françaises. L'Espagne est donc non seulement une observatrice plus ou moins bien informée mais aussi une actrice de l'ombre. Que nous disent ces archives espagnoles ? La correspondance de l'ambassadeur Diego de Zúñiga a été scrutée par les historiens. Elle ne livre aucune preuve

d'ingérence espagnole. Ainsi, la lettre envoyée à Philippe II, le 23 août 1572, fait état de l'attentat visant Coligny. L'ambassadeur semble étranger à l'événement et considère même que Coligny serait plus utile vivant que mort. « *Je dis à l'époque que je pensais qu'il serait commode que ce coquin vive* ». Pour Arlette Jouanna, l'Espagne n'a donc joué aucun rôle dans la Saint-Barthélemy. Jean-Louis Bourgeon interprète ces archives différemment. Les « silences » de l'ambassadeur s'expliquent par le risque d'interception de ce type de courrier diplomatique. D'ailleurs, le 24 août l'ambassadeur n'envoie pas à Madrid une lettre mais son secrétaire pour y faire une présentation orale du massacre. Nous en avons gardé un compte-rendu écrit ! On peut d'ailleurs s'étonner de la réaction de l'ambassadeur dans sa lettre du 23 août. Se réjouir de la survie de Coligny n'est-il pas un moyen de minimiser l'échec de l'attentat ? Finalement, il serait plus utile vivant que mort. Il n'est pas sûr que le roi d'Espagne soit si bien informé. Jérôme Gondi renseignait l'ambassadeur espagnol sur les discussions au sein du Conseil royal, moyennant finances. Mais ce proche de Catherine de Médicis était probablement un agent double, laissant filtrer des informations favorisant les desseins de la reine. Les archives de Simancas posent la question de l'interprétation des sources. Celui qui écrit n'est jamais neutre, pas nécessairement bien informé.

Les témoins comme les historiens sont des observateurs et non des décideurs. Il faut se rapprocher du pouvoir pour répondre à la question « Qui a donné l'ordre ? ». Des sources royales existent, en particulier sous forme de lettres, mais elles sont contradictoires, ce qui repose la question de leur interprétation.

Éric Deheunynck

Coligny sert de « masque » au roi de France car il lui permet d'intervenir indirectement dans les affaires des Pays-Bas espagnols. L'activisme de l'amiral évite ainsi une intervention officielle donc une guerre ouverte.

Emmaüs Luc 24.13-35

Ils marchaient d'un pas lourd en route vers
Emmaüs
Ils avaient le cœur gros, la mort leur avait pris
Le meilleur, le plus cher, de tous leurs bons
amis
Leur vie leur paraissait une voie sans issue.

Cela faisait trois ans qu'ils suivaient son
parcours
Montant de Galilée jusqu'à Jérusalem
Paroles et autres signes, consolant toute peine
Il leur parlait de foi, d'espérance et d'amour.

Un homme les rejoint qui emboîte leurs pas
Vous avez l'air bien tristes, pourquoi vous
lamenter ?
Nous avons un ami, et ils l'ont crucifié !
Mais il serait vivant, on dit n'importe quoi !

Mais l'homme leur dit : « *Idiots ! Relisez les prophètes
Qui vous ont annoncé la gloire du messie
Malachie, Jérémie, Jonas et Ésaïe
Ils ont pourtant tenté de vous rendre moins
bêtes !* »

Au coucher du soleil, les deux disciples invitent
L'homme à se joindre à eux, pour le repas du
soir
Quand il bénit le pain, le rompt, leur donne à
boire
Enfin ils reconnaissent celui qui ressuscite.

Quand tomberont enfin les écailles de vos yeux¹
En confessant alors celui qui est vivant
Vous changerez de route, repus et en chantant
Pour dire la bonne nouvelle du fils aimé de
Dieu.

Stéphane Griffiths

¹ Actes 9.18